

Dieppe, mardi 13 juin 1899.

Je me souviens de cette nuit du 14 septembre 1877, en pleine mer d'Aran. Les grands chênes de Trallee avaient disparu de l'horizon depuis longtemps. C'est cette nuit-là que Michel Raynaud, éclaboussé, inondé, ruisselant d'eau de mer et de pluie, tout en tirant sur les filets, m'a parlé, pour la première fois, du « chêne à Guillotin ». Il faisait cela pour me faire oublier l'estomac bondissant dans mon ventre et la peur de mourir noyé qui me taraudait

- Est-ce que je t'ai déjà raconté le fabuleux destin du chêne à Guillotin ? Non ? C'est une histoire extraordinaire dont on a oublié le début, mais moi je la connais en entier. Écoute bien.

Il y a très longtemps, la fille unique du Seigneur du Rox recueillit, dans la forêt de Paimpont, un louveteau que le piège d'un braconnier avait grièvement blessé. Elle le soigna avec tendresse et constance pendant des mois. Une fois guéri, l'animal, s'étant pris d'affection pour la donzelle, se mit à la suivre partout, comme un chien fidèle.

Cela dura quelque temps.

Puis, le loup devenu grand faisait peur aux gens du château : dès qu'on approchait la jeune fille, il montrait les dents et devenait menaçant. Elle dut, à son grand regret, s'en séparer. Un matin, elle retourna dans la forêt et lui dit : « *Nous devons nous quitter ici et maintenant. Rester avec moi mettrait ta vie en danger. Retourne vivre dans ta forêt et sois heureux.* »

Sur ce, elle s'en va sans se retourner.

Des années plus tard, devenue jeune femme, Catherine de Rox (c'est le nom de notre princesse) se promenant dans la forêt avec ses gens est attaquée par une troupe de féroces bandits. Il s'agit des soi-disant évangélistes fanatiques d'Éon de l'Étoile qui pillaient et assassinaient les riches pour donner aux pauvres. Les choses allaient mal tournées pour notre damoiselle quand une bête énorme, surgissant des taillis, égorga trois bandits en moins de temps qu'il ne m'en faut pour l'écrire. Le reste de la bande, affolé, s'enfuit comme un seul homme sans demander son reste. Durant tout ce temps, Catherine priait les yeux fermés, recommandant son âme à Dieu en ce qu'elle croyait être sa dernière heure. Mais comme rien ne vient, elle finit par les rouvrir ; juste à temps pour voir le bestiau s'en aller tranquille. Avant de disparaître, il se retourne et la regarde. C'est alors qu'elle reconnaît le loup de son enfance.

Pour honorer la nature...

Permetts-moi une parenthèse, ô lectrice fleurie et toi aussi lecteur assidu. À cette époque l'histoire date de la fin du XIIe siècle la célébration des arbres était encore très vivace en Bretagne et ce, malgré le Christianisme triomphant. Fermons la parenthèse et revenons à notre histoire. La mer est de plus en plus mauvaise, mais grâce à l'histoire de Michel, notre ami Tristan en oublie ses craintes et ses haut-le-cœur.

Pour honorer la nature, donc, Catherine de Rox planta un chêne à l'endroit même de la scène. Et pour qu'il soit respecté et respectable, elle fit arracher les buissons et les arbustes alentour pour qu'il soit bien visible par tous. L'arbre fut baptisé *le chêne au loup*.

Ensuite, elle fit construire, non loin de là, un bâtiment, une sorte de monastère, pour loger une confrérie de dix personnes chargées de garder, protéger et entretenir l'arbre au loup.

En 1190, Jocelin Andréa, père supérieur de l'abbaye de Saint Méens, consigna toute l'histoire dans un ouvrage mi-religieux, mi-historique, ouvrage conservé à la Petite Bibliothèque de l'évêché de Rennes. Ce religieux, grand-maître des Doyens déchaux des Ermitages de l'Enfance abandonnée et sacerdotale, date précisément la plantation du *chêne au loup* le 21 septembre 1145. Je le sais car j'ai consulté ce merveilleux livre, aux enluminures d'une beauté éclatantes à vous couper le souffle. Et si tu fais le calcul tu sais faire les soustractions au moins ? tu en déduiras que l'arbre aura donc 736 ans dans une semaine exactement.

Mais pour nous, lectrice bien aimée et lecteur estimé, qui vivons en l'an 2002, il aura 857 ans dans quelques mois. D'autre part, la Petite Bibliothèque de l'évêché de Rennes dont parle Michel Raynaud a brûlé avec tous ses livres, un triste jour de l'hiver 1904. Heureusement qu'il reste le journal intime du sieur Goffin dans lequel il est fait mention de cet ouvrage ancien du père Andréa.

Au cours de la première moitié du XIVe siècle, le seigneur de Barenton, un intégriste de premier ordre comme il en existe encore trop de nos jours, hélas, devenu propriétaire du domaine et du château de Rox, exigea la dissolution de la confrérie de l'arbre au loup, la destruction totale de l'ermitage et l'abattage du chêne pour en faire du bois de lit. Si les deux premières injonctions furent respectées, il ne se trouva, par contre, aucun bûcheron, aucun ouvrier d'aucune sorte pour exécuter la troisième.

Le seigneur de Barenton une force de la nature décida de faire le travail lui-même. Bien lui en prit.

Armé d'une hache gigantesque, le voilà qui s'avance vers le chêne qui déjà est pas mal vigoureux deux cents ans de soin et d'attention, ça aide à grandir. Il crache dans ses mains, saisit la hache, la lève par-dessus ses épaules et frappe de toutes ses forces de taureau. Mais le bois du tronc est si dur, si dense, si compact, que la hache, sous l'effet du choc, rebondit, s'échappe des mains de l'apprenti bûcheron, virevolte dans les airs et retombe sur la tête du seigneur, lui fracassant le crâne, grave. Si grave qu'il en trépassa sur le coup. Le chêne, quant à lui, n'a rien.

Après ce terrible accident, on laissa l'arbre tranquille, mais on l'oublia, petit à petit, et son histoire et son nom. Devenu grand et remarquable, il servit de repère à tous les voyageurs, égarés ou non, de la région. Sa *majestuosité* et son utilité le sauvèrent de la frénésie des hommes et des flammes des forges de Paimpont.

Je me félicite tous les jours d'avoir découvert le journal de Tristan car, sans lui, l'origine de l'Arbre au loup, plus connu, aujourd'hui, sous le nom de Chêne à Guillotin, aurait disparu à jamais. Le plus formidable est que l'histoire de cet arbre ne s'arrête pas là. Ce qui vient est peut-être plus connu mais non moins fabuleux.

Dieppe, Vendredi 23 juin 1899.

Je reprends mon récit. La mer était déchaînée. J'avais vomi tout ce que j'avais et tout ce que je n'avais pas mangé. Mais je travaillais toujours, envoûté par l'histoire de Michel :

« 1789. La Révolution éclate. La chasse aux aristocrates commence. La France se veut athée désormais. La Constituante, dans un décret du 27 novembre 1790, demande aux prêtres, abbés, curés et autres moineillons de prêter serment à la République. Certains acceptent. Beaucoup refusent. Parmi ces derniers, il en est un, originaire du Vau Bossard. En janvier 1791, les autorités se font plus pressantes. En juin 1791, le pouvoir local décide la traque de tous les prêtres réfractaires de Bretagne : pas de pitié pour l'ennemi du peuple. Notre abbé, alors recteur de Condorcet, menacé de mort, décide de passer dans la clandestinité, surtout que Pie VI, par un bref papal en date du 10 mars de la même année, condamne cette exigence toute révolutionnaire de l'État français. Caché pendant des mois dans un grenier, il rédige son journal dans lequel il consigne les événements qui surviennent dans la paroisse. Il doit parfois changer de cachette. Il est un temps dans la cave humide de la pieuse Yvelle aux Rues Éon. Pendant quelques semaines, il vit dans une grange appartenant à la veuve Colin qui vit seule à Brangelin. Il est aussi quelques jours chez les Beaubier, à la Roche du Pas de la Chèvre. Puis, à la fin du mois de février 1792, il retourne dans le grenier de Condorcet, lequel appartient à la Cathy Kéké, une bigote des profondeurs, amie d'enfance du religieux. Souvent inquiété mais jamais pris. La population aide et soutient ses enfants, fussent-ils fugitifs, fussent-ils contre-révolutionnaires, pourvu qu'ils soient abbés.

Guillotín (c'est son nom : rien à voir avec l'inventeur de la machine à couper les têtes) nargue la République et le nouveau pouvoir.

Un jour, à Rennes, quelqu'un décide que c'en est trop ! Ce Guillotin doit être pris, arrêté, jugé et condamné à tout prix. Alors on met le paquet. Une centaine de soldats de l'Armée républicaine est affectée à cette tâche. Commandée par le capitaine Ramage (un homme de conscience que cette traque répugne quelque peu : peu lui chaut ce Guillotin), la soldatesque entre en fanfare dans Condorcet au matin du 26 avril 1792, sur les coups de 11 heures. Alerté par quelques âmes fidèles à Dieu et à ses représentants, notre abbé s'enfuit en direction de la forêt de Paimpont. À travers champs, sabres au clair, les Bleus s'élancent à sa poursuite en chantant : « *Sur les autels de Marie, / Nous plaçons la Liberté ; / De la France, le Messie, / C'est la sainte égalité* »

C'est une chasse à l'homme qui commence, dans la bonne humeur. Le capitaine Ramage (un homme pragmatique, originaire quant à lui de ce qui va devenir bientôt le département de l'Ille et Vilaine) veut en finir au plus vite. Nul ne doute de l'issue du combat. Mais le prêtre connaît bien la région et commence par distancer la troupe. Malheureusement, il n'est plus très jeune et les soldats sont vigoureux et plein d'allant : « *J'n'invoquons plus dans nos chants / L'abbé Jésus, ni Marie, / J'n'avons d'autr' Dieu à présent / Qu'la Liberté et la Patrie* »

Le temps passe. Il est, à présent, 17 heures. Dans la forêt où il entre enfin, le jour n'est plus si éclatant mais ce n'est pas la pénombre qu'il espérait pour échapper à ses poursuivants.

Guillotín n'en peut plus. Il a peur et prie la sainte Vierge Marie. Mais la troupe se rapproche : « *C'est vous, prêtres orgueilleux, / C'est vous que j'accuse, / Craignez le courroux des cieus, / Je vois votre ruse* ». Il entend le capitaine Ramage (un homme de contact et de communication) haranguer ses hommes. Essoufflé, fatigué, désespéré, il repart. L'armée exécute une battue en règle. Tout bosquet est fouillé. Tout arbre est scruté. Aucun centimètre de forêt n'est oublié. « *La curetaille enfin vaincue, / Le rabat branle dans la*

manche. / La théologie est à cul, / La loi ne veut plus de dimanche »
L'ecclésiastique sent la main de la Puissance publique lui griffer les mollets. »

Un mot sur le capitaine Ramage. J'ai fait des recherches généalogiques sur cet homme et les résultats sont pour le moins curieux. J'ai retrouvé un certain Ramage dit le Borgne, dont le nom s'écrivait tantôt Ramaige et tantôt Rammage et qui faisait partie de la bande d'Éon de l'Étoile. Ces bandits, je le rappelle pour ceux qui n'ont pas suivi, sont, en quelque sorte, à l'origine du chêne au loup devenu le chêne à Guillotin. En outre, l'arrière arrière petit-fils du capitaine, un certain Antoine Ramage, poète de son état, publia, en 1869, un recueil de poésie dans lequel on peut lire les vers suivants : « Ô chêne Guillotin, tu demeures fidèle / Au Dieu qui te créa pour sauver la curaille / Malgré l'obscurantisme et le feu de mitraille. / Ton beau feuillage est tel la plume parpadèle. »

Et pour finir, j'ai retrouvé la trace d'un Dominique Ramage, directeur, dans les années soixante-dix, d'un établissement pour Jeunes Sourdes situé à Condorcet. Ce Ramage-là participa aux travaux préparatoires de la loi de 1975 sur les droits des Handicapés.

Dieppe, Samedi 24 juin 1899.

Hier, je n'ai pu finir mon histoire ; j'étais trop fatigué ; mes yeux se fermaient tous seuls. Ce matin, par contre, je suis en pleine forme et je peux allègrement poursuivre mon récit en laissant la parole à Michel : - Or donc, notre ratichon est aux abois et les serres de la Liberté sont sur le point de se resserrer autour de sa gorge. La troupe se rapproche : « *Pendons les curetons, / Ils sont gras et fripons* »

Guillotin est à bout de forces. Il ne peut plus avancer car ses jambes refusent de le porter. Il s'appuie contre un arbre et découvre qu'il est creux. Il décide alors, ne sachant plus quoi faire, de se cacher dans ce gros chêne. Il entre dans le tronc, avec quelques difficultés car le passage est étroit et sa bedaine grosse. L'intérieur, par contre, est plutôt vaste. Un jour, je suis allé le voir ce chêne, et bien, on peut rentrer au moins dix personnes dans son tronc vide. Guillotin devait y être à l'aise. Mais pour l'heure, il est mal. Immobile, suant, blotti contre la paroi, il entend les Bleus qui s'agitent en jurant affreusement et qui se rapprochent inévitablement de sa cachette. Tremblant de peur, l'abbé prie : « *Sainte Vierge Marie, Mère des pauvres et des opprimés, venez à mon secours, je vous en supplie.* » Il récite ave maria sur ave maria. Soudain, venue de nulle part, une voix douce lui dit : « *Il est en mon pouvoir de te sauver et puisque tu as toujours cru en moi, je vais te secourir.* »

Au même instant, des pas s'approchent de l'entrée du tronc. Des soldats ont découvert l'arbre creux et le signalent à leur capitaine. L'un d'eux veut examiner l'intérieur : « *ça c'est un bon endroit pour se cacher,* dit-il. » Il va pour entrer lorsque Ramage (un homme intelligent et observateur) lui dit : « *Ne perds pas ton temps soldat. Personne n'est entré dans ce tronc car, comme tu peux le voir toi-même, une toile d'araignée en obstrue le passage. Il faut réfléchir avant d'agir.* Et, s'adressant à tous, *allez, on continue.* »

C'est ainsi que Guillotin eut la vie sauve. Grâce à une araignée et à sa toile. Les gens du coin parlent de miracle bien sûr. Moi je crois que Guillotin était plus souple qu'on ne croit et qu'il est rentré par-dessus laissant la toile intacte.

Article de Franck BERTHOUX, paru dans la Gazette des Jardins n°43 (15 mai - 15 juillet 2002)

Accueil - Arbres remarquables - France - Bretagne